L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 66 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS,

JEUDI MATIN, 22 AOUT.

CHRONIQUE.

8 août.—La séance se passe dans le chef-lieu d'un département quelconque. Il n'est guère matin de bonne heure, chaleur qu'il n'est pas le seul, tant s'en faut! dont le premier fonctionnaire se trouve dans la position que l'on va voir. Mettons une préfecture de l'Ouest—à moins que vous n'en préfériez une du Midi.... ou du Centre. Pour ma part je garde celle de l'Ouest.

Le préfet est dans son cabinet; il tient à la main un journal du matin; pas celui de la localité, qu'il a trouvé le moyen, je ne saurais dire comment, de s'attacher; un journal de Paris, le *Figaro*.

Ses yeux ne peuvent se détacher des lignes suivantes, qui flamboient d'une lueur sinistre à son regard:

"Les administrateurs de l'Empire s'étaient emparés, au 4 septembre, de donner leur démission; ceux du 4 septembre se sont bien gardés de faire de même. Sur les quatre cents fonctionnaires de ce personnel administratif, M. Thiers en remplaça quarante-quatre,—les institutions ne comptant pas évidemment,—Le ministère du 24 mai remercie en appelé à d'autres fonctions une soixantaine de préfets ou sous-préfets. En outre, un peu plus de cent.

"Il reste donc en fonctions environ trois cents des fonctionnaires du 4 septembre. Eût-ce avec ce personnel dévoué à M. Gambetta, attaché à M. Thiers, que le ministère du 24 mai espère combattre et anéantir le radicalisme?

"On nous le demande. Nous posons aussi la question."

La tête de Méduse qui pétrifiait ceux qui la regardaient, le *Mane, thecel, phares* qui apparut en lettres de feu à Balthazar, le spectre de Banco qui glace les veines de Macbeth sont jeux d'enfant en comparaison du passage que la vision de transcrire, pour l'effet terrifiant qu'il produisit sur l'infortuné préfet du 4 septembre, nommé il y a près de deux ans dans le département de.... celui que vous aurez choisi, n'importe lequel.

Dès là, depuis le 24 mai, le "pauvre homme" attend tous les jours avec une anxiété dévorante l'arrivée du *Journal officiel*, pour voir s'il y a encore quelque mouvement préfectoral, destitutions, mises en disponibilité, mutations; — il s'abonnerait bien à une simple mutation, difficile l'envoyer dans les Landes; — et quand il s'est assuré que son nom n'y est pas, il respire. Mais, hélas! sa tranquillité est de courte durée. Le lendemain, ses alarmes recommencent, son sommeil est troublé; il croit toujours voir cette destitution de Damoclès suspendue sur sa tête préfectorale; il vit littéralement dans les transes; il maigrit à vue de myope; M. Paul Foucher lui-même s'en apercevrait, s'il n'y heurtait; et il est forcé de faire bonne contenance devant ses administrés, d'afficher une tranquillité superbe, de sérénoyer sur ses lèvres ce sourire protecteur qui l'élève oigne de la sérénité de l'Olympe et de la haute confiance dont l'honore le gouvernement. Une vraie torture, enfin.

Vous me direz qu'il pourrait devancer l'épouvante ministériel, imiter les préfets qui donnèrent leur démission le 4 septembre, les mettre en pièces, qu'en terminer. Ah! bien, oui! il espère toujours. Il espère qu'on l'oublie, qu'on oublie plutôt son origine; car c'est précisément cette origine qui pourrait le désigner à la sévérité réparatrice du gouvernement du 24 mai.

Qu'était il, en effet, avant le 4 septembre? N'importe quoi; mais sûrement il n'avait pas dirigé ses études en vue de devenir un jour le premier fonctionnaire, l'administrateur d'un département.

Prenons au hasard, sans désigner qui que ce soit. Sur les trois cents administrateurs qui restent du 4 septembre, il y a bien une vingtaine de préfets, au plus pas mot.

Celui que nous voyons affecté par la menace d'être compris dans un prochain mouvement préfectoral, avait fait son droit, — qui ne fait pas son droit aujourd'hui? — il l'était fait inscrire au tableau d'un avocate. S'y était-il fait inscrire? Peu importe. Supposons-le. Il eût mettait sur ses cartes, à la suite de son nom, la qualification d'avocat. Quand il devait, par les causes plus ou moins importantes qu'on sait pu lui confier, je serais très embarrassé. Bref, il était avocat; et quoi qu'en ait dit Alfred de Musset, cet état en vaut bien un autre. Il a l'avantage de mener à tout, même à la dictature.

Mon avocat ne visait pas si haut, ou s'il y visa, il fut devancé par M. Gambetta. Il est le fait de ne pas lui disputer l'emploi. Mais il se souvint de l'aphorisme moulé dans ce vers:

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux

et il pensa en faire son profit. — Son grand homme, à lui, était M. Ernest Picard. Il eût pu préférer M. Jules Favre; mais on ne choisit pas ses grands hommes; on accepte ceux dont la Providence vous met sur le passage — ou plutôt dans l'antichambre.

M. Ernest Picard, fatigué un jour de rencontrer dans la aisnue le jeune avocat aux éternelles vacances et aux loisirs forcés, finit par laisser tomber sur lui un de ses regards qui, pareils à des rayons de soleil, font éclore toute une gerbe d'espérances dans l'âme d'un solliciteur. Tel Louis XIV devait regarder un des seigneurs de sa cour, quand il voulait l'élever subitement. Voyez plutôt le marquis Othon de Montcoutour de la Bétardière dans le *Roi l'a dit*, de MM. Gondinet et Delibes.

Puis M. Ernest Picard, traduisant ce regard par des paroles confortantes, interpella son jeune ami. Il était bon, il arrivait souvent que les nombreux moments d'humeur joviale:

—Voyons, vous voulez que je fasse quelque chose pour vous. Le métier d'avocat ne vous va guère, je le sais. Mais que puis-je vous donner? Ce n'est pas un bureau de tabac, cela regarde mon collègue des finances, ni un évêché; mon ami Jules Simon me dirait que je marche sur ses plates-bandes. Je vous offrirais bien la croix, mais cela n'ajoute rien à votre pit-au-feu. Tenez, avez-vous fait des études administratives?

—Pas précisément. Mais j'ai fait mon droit.

—Je l'aurais presque deviné, en voyant sur votre carte "avocat." N'importe, je vais vous nommer sous-préfet.

—Oh! merci, merci! vous me comblez. Mais j'y pense, puisque vous êtes en aussi bonnes dispositions, commençez l'œuvre. Si le nombre de connaissances administratives ne fait rien à la chose, le département n'en souffrira pas plus que l'arrondissement.

—Ah! vous êtes ambitieux!.... Mais les vendus de l'Empire nous ont laissé le terrain libre; ils se sont fait justice en nous donnant leur démission. Le pays a besoin d'hommes nouveaux; vous êtes un homme bien nouveau; vous serez préfet.

Et voilà comment le petit avocat de la veille fut bombardé administrateur d'un de nos départements les plus importants.

Une fois dans sa résidence, il songea au mot de Napoléon Ier quand il entra aux Tuileries. La question était de s'y maintenir. Aussi devint-il souple comme une chisnure. Il fut blanc comme lis avec les légitimistes, vert-serpentin avec les impérialistes, tricolore avec les impérialistes, et coquelicot avec les radicaux. Il sut, en somme, se faire deux rente de tout le monde.

Il fut docile envers l'ex-dictateur, tendre pour l'ex-président de la République, et il a été des plus fervents à acclamer le nouveau président.

Aussi ne comprend-il pas pourquoi on commettrait l'injustice de le renvoyer.

Et cependant il tremble, il est inquiet, il est malheureux. Dans ces terreurs, il en vient à maudire le grand homme qui le plaça si haut, l'ingrat!.... Fanyre Picard!

"Le 4 septembre! murmure-t-il avec douleur. Cette date me poursuivra donc toujours. Et dire que si je n'étais pas un des préfets du 4 septembre, je vivrais tranquille! Ne pourrait-on pas oublier mon origine en faveur de ma souplesse?"

Puis il interrompt ce triste monologue par un violent coup de sonnette. L'huissier paraît:

—Le *Journal officiel* est-il arrivé? demande le préfet d'un air qu'il réussit à rendre insouciant. —ALT.

—D'après les supputations exposées dans le projet de budget de la ville de Paris pour l'année 1874, ce budget se solderait en recettes et dépenses par une somme de 292 millions 188,097 fr., soit une diminution de 721 millions 127,485 fr sur l'exercice de 1873.

Les recettes ordinaires figurent pour 268 millions 630,260 fr., soit 15 millions 638,457 francs sur les recettes de 1873. Les recettes extraordinaires sont évaluées à 23,557,837 fr., soit une diminution de 71,450 francs.

Les dépenses ordinaires sont proposées pour 197,974,576, soit une augmentation de 9,450,970 francs sur 1873. Les dépenses extraordinaires s'élèvent à 6,261,741 fr., soit 3,500,000 francs d'augmentation.

On sait qu'à l'armée du Rhin il y avait, par division, une batterie composée de six mitrailleuses, et que ces engins, sur lesquels on avait fondé de grandes espérances, ne produisirent que de médiocres résultats. Cela devait être, car on avait fait de ces mitrailleuses des pièces d'*ensemble*. Aujourd'hui, l'on pense, avec beaucoup de raison, que les mitrailleuses doivent être considérées comme accessoires et que leur rôle est *purement défensif*. Donc, décorons, elles agiront, non pas en même temps que le canon, mais après lui, et leur action devra être successive. Chaque batterie serait de mitrailleuses qui formerait une septième pièce et serait tenue en réserve jusqu'au moment opportun.

On écrit de Lyon, 6 août, au *Figaro*:

Un crime épouvantable, ayant pour mobile les passions politiques a été commis hier, à minuit, à l'Arbresle.

Le citoyen Durdilly, industriel, républicain exalté, qui a fait beaucoup parler de lui depuis le 4 septembre, se promenait avec sa femme et le maire de l'Arbresle.—Il a été accosté par un autre radical, le cordonnier Lyonnet, qui, sans mot dire, a tiré un tranchet de dessous ses vêtements et l'a plongé dans le poitrine de Durdilly. La mort a été instantanée.

Il paraît que Lyonnet reprochait à Durdilly de trahir le parti radical.

M. Dufire, procureur de la République, vient de partir pour l'insurrection. Plusieurs ont arrêté.

L'Evacuation de Belfort.

Nous résumons comme suit une correspondance adressée de Belfort, le 2 août, au journal le *Temps*, par son correspondant spécial:

Il y a en ici bien beaucoup d'animation. D'anciens mobiles sont arrivés de Mulhouse; des ouvriers s'étaient réunis et se promenaient en chantant dans les rues des faubourgs; les soldats allemands s'étaient rallies par petites troupes. Quelques officiers seulement se sont montrés aux Français. On sentait que le moindre incident pouvait amener une collision. Vers le soir, on a affiché un avis de M. le maire, ainsi conçu:

Suit la traduction de l'avis du maire de Belfort, recommandant le calme et une digne réserve à la population.)

D'abord critiquée, cette proclamation a ensuite produit un bon effet; la tranquillité a été maintenue. Un officier de gendarmerie française ayant visité les différents forts pour s'entendre sur la prise de possession, la hampe où avait flotté le drapeau allemand fut rajustée. Le départ des soldes et cahaste Saint-Jacques; enfin, la retraite a été sonnée sans que rien soit venu justifier les sinistres appréhensions.

Ce matin, à trois heures, la trompette du corps de garde a sonné "l'assemblée", et cet appel a été répété en ville et dans les divers forts. Un quart d'heure plus tard, la sentinelle du corps de garde du faubourg a crié: *Gewehr aus!* Les soldats ont formé la ligne. Le commandant est passé devant eux et a donné l'ordre: *Rékts ab.* Les hommes ont fait demi-tour et se sont mis en marche d'un air résolu.

Au même moment, on entendait dans l'enceinte faisant face à ce corps de garde, les ordres du commandant français: "Armes sur l'épaule! Marche! Halte! Présentez armes! Portez armes!" C'étaient les gendarmes prenant possession du rempart.

Il n'y avait personne aux fenêtres ni dans la rue, et cependant on entendit de toutes parts un éclat d'applaudissements de spectateurs invisibles.

Dès lors les départs successifs de corps de troupes continuent.

Des Alsaciens, arrivés ici ce matin, disent qu'à cinq heures, ils ont rencontré les premiers détachements à une distance considérable de Belfort. Vers neuf heures, les dernières troupes allemandes prenaient le train à la station du chemin de fer. Les fenêtres étaient encore closes, et les rues désertes donnaient un libre passage aux gendarmes, garnison provisoire de la ville.

Mais durant un séjour assez long ici des étrangers, pas un Français n'a donné une poignée de main à un Allemand, et 7,000 soldats se sont séparés d'une population de 8,000 habitants sans qu'il ait été échangé un mot d'amitié ou de bienveillance.

A neuf heures, je pris une voiture pour aller au fort de la Miotte, qu'il n'était pas possible de visiter durant l'occupation allemande. Tandis que je montais au sommet du fort, d'où l'on jouit de la magnifique vue des environs, j'entendis un coup de canon retentir. Au même moment, le drapeau tricolore fut hissé sur le fort.

Alors, tout d'un coup, la scène changea. Sur toutes les maisons, sur les clautières, sur les arbres, sur les murs de clôture de la ville, sur les places, partout apparut le drapeau tricolore. Mon conducteur soudainement s'arrête, tire de sa poche un paquet de rubans aux trois couleurs nationales et en décore le cheval, le harnais et s'en pare lui-même.

Quand je rentrai en ville, je la trouvai littéralement couverte de drapeaux et de rubans. Les enfants avaient de petits drapeaux, tout le monde portait la cocarde tricolore.

Enfin, Belfort est encore une fois libre, Belfort appartient encore une fois à la France. La joie de ses habitants est incontestablement vivible. La colère de la nation étrangère qui a occupé leur ville pendant deux ans et demi a été naturellement un événement très bien venu, — *most welcome*. Ici, aujourd'hui, on se remercient, tout le monde se sourit et se salue, et moi-même, qui n'ai été ici que deux ou trois jours, j'ai reçu une centaine de poignées de main; tout le monde a un sourire et un salut pour moi.

De la station du chemin de fer et par toutes les routes, il arrive ici un nombre considérable de personnes anxieuses de voir Belfort sous nouvel aspect. Le *Général de Rivière* recouvrée: c'est le peuple d'Alsace qui désire être témoin de la délivrance des autres—joie qui lui a été refusée à lui-même. On reconnaît aisément ces visiteurs d'un pays vaincu, particulièrement à leur air grave et au respect solennel avec lequel ils s'inclinent devant le drapeau tricolore, emblème de leur nationalité perdue. Les femmes alsaciennes, également, sont faciles à reconnaître à leurs robes noires, signe de deuil, qui semble vouloir intentionnellement tempérer la joie des habitants.

Ceux qui vivent dans d'autres parties de la France n'ont pas idée de l'étendue de l'attachement qu'ont pour ce pays les habitants de ces districts. Placée entre le Rhin et les défiles des Vosges, c'est sur eux que sont toujours tombées les horreurs de la guerre. Chaque fois qu'un conflit s'est élevé entre la France et l'Allemagne, ils ont été écrasés par les deux armées ennemies. Il faut aussi se rappeler que durant deux ans et demi, il ne s'est pas passé un jour, pas une heure sans quelque nouveau motif de colère contre leurs nouveaux maîtres. Il est pénible de voir l'amertume de sentiment que ces deux années d'occupation ont créé et qui dure encore.

Un mi'a fait des récits auxquels je n'attache aucune importance, mais qui sont répétés ici et considérés comme des faits incontestables. On parle de coups de sabre donnés sans provocation, de femmes insultées, d'actes de violence commis froidement; mais je n'ai pu avoir la dessus que les allégations de patriotes exaltés.

Cependant, j'ai pu m'assurer d'un fait arrivé fréquemment, peu important en lui-même, mais qui confirme plusieurs des déclarations qui m'ont été faites.

Les Allemands occupaient les forts et la ville. Chaque nuit, durant les trente derniers mois, les portes de la ville ont été fermées à dix heures. Ceux qui se trouvaient dehors devaient y rester pendant dix heures, et pour les autres, il n'y avait pas moyen de sortir de la ville. Il est arrivé souvent que les médecins, visitant leurs malades, n'ont pu rentrer chez eux la même nuit; d'autres malades du faubourg sont morts parce que les médecins n'avaient pas pu sortir pour les soigner.

Une nuit, le 18 décembre dernier, un inspecteur des douanes se trouva pris, à dix heures, entre les premières et seconde portes, qui furent fermées derrière et devant lui. Malgré ses réclamations pour obtenir l'ouverture de l'une ou l'autre de ces deux portes, on le laissa là jusqu'au lendemain matin, à l'heure prescrite.

Une autre cause d'exaspération pour les habitants de Belfort, c'était le bruit incessant des appels, depuis le soir jusqu'au matin, sur les places, les forts et partout où se trouvaient des troupes. J'étais hier soir dans un petit groupe lorsque la trompette du corps de garde commença à sonner la retraite. A la première note, le groupe se dispersa jusqu'à ce qu'il eût fini.—Ah! murmura-t-on de tous côtés autour de moi, en s'éloignant, seulement une nuit encore!—Et chacun laissait échapper un soupir de patience et de joie contenue.

Au pied de la colline qui sépare les Basses-Perches du glacis de la forteresse, les Allemands ont laissé un espace de terrain de 30 mètres de longueur sur 4 de largeur, entouré d'une balustrade en pierre, et surmonté au centre d'une croix en pierre également. C'est le dernier asile laissé aux Allemands tombés en tentant de prendre la forteresse d'assaut. Depuis ce matin, seuls les Allemands morts restent à Belfort.

Les femmes et les enfants étaient partis depuis quelques jours, ainsi que les malades.

Depuis quelques jours aussi, tous les postes et les forts sont occupés par les gendarmes français, et le drapeau tricolore flotte sur la forteresse. Ce soir la ville sera illuminée.

Une lettre de Kehl, adressée à la *Gazette de Cologne*, rend compte de l'arrivée, dans cette petite ville de la rive droite du Rhin, des premières troupes qui faisaient partie du corps d'occupation en France.

C'étaient des cuirassiers de Brandebourg.

Ce qui a surtout frappé le correspondant de la *Gazette de Cologne*, c'est que ces soldats allemands se plaisaient à parler en bas bavarder le français: ils se flattaient d'avoir appris plus en moins la langue française pendant leur séjour en France, de pouvoir s'en servir dans les usages quotidiens de la vie, et d'avoir pu mieux comprendre la population française dans leurs rapports avec elle et se faire comprendre d'elle.

Ce fait, dit le *Journal d'Alsace*, du 7, n'est il pas à ajouter à tant d'autres qui militent contre l'exclusion de la langue française dans l'instruction publique en Alsace et de sa réduction à un enseignement insuffisant? Grand nombre de soldats allemands ont été ainsi plus ou moins initiés à la langue française et ont été habituée à la manier dans leur vie de chaque jour, tandis que les Alsaciens se voient condamnés par le système d'enseignement qui prévaut, à en perdre peu à peu l'usage.

—L'agence Havas nous transmet la note suivante:

Un nouveau transport, la *Virginie*, va incessamment partir pour la Nouvelle-Calédonie, emmenant 69 déportés, M. Rochefort est du nombre. M. Rochefort a passé hier, pour la première fois, devant la commission sanitaire chargée d'examiner les condamnés et de déclarer s'ils peuvent supporter la traversée sans péril pour la salubrité du bord.

Cette commission a déclaré que l'état de santé de M. de Rochefort était assez bon pour qu'on pût l'embarquer. Sauf un de ses membres, qui se renouvelle suivant les départs, cette commission est permanente. Aux termes du règlement du 30 mars 1872, elle se compose du médecin-major du bâtiment désigné pour faire le transport, du directeur du service de santé, d'un médecin de la marine et d'un officier supérieur d'état-major.

On annonce la nomination probable de M. Fauvel, ancien sous-secrétaire d'Etat, à la préfecture de la Gironde.

D'après ce qu'on dit ici, le comte de Paris quitterait aujourd'hui Vienne et ne serait de retour en France qu'à la fin de la semaine prochaine, après avoir fait son excursion en Allemagne et en Autriche.

Saint-Martin-de-Ré, 8 août.

La *Virginie* est en rade de l'île d'Aix.—La commission médicale a terminé hier ses travaux. 69 déportés ont été embarqués.

Henri Rochefort a été embarqué ce matin. Il a subi hier la visite des médecins, qui l'ont déclaré propre au départ. Il reçoit aujourd'hui à bord sa famille, ses enfants et M. Edmond Adam.

LES HAINES ROYALISTES.

La *Patrie* a applaudi à l'interdit qui a frappé le journal républicain de Mulhouse, l'*Industriel alsacien*.

Le *Constitutionnel* a dénoncé la *Patrie*, le *Soleil*, monitteur de Louis-Philippe d'Orléans, comte de Paris, dépouillé la *Patrie* et le *Constitutionnel*. Au sujet de l'interdit de l'*Industriel alsacien*, voici ce qu'en dit le *Soleil*:

"Nos chers compatriotes d'Alsace et de Lorraine veulent-ils nous permettre de leur donner un conseil? Nous les supplirons de s'éloigner du radicalisme *avec plus de soin que des Prussiens eux-mêmes*."

Le Soir s'élève encore en sentiment dans l'article qui suit:

Nous n'avons pas l'habitude d'insister complaisamment sur les violences de langage et les férocités de plume auxquelles certains journaux réactionnaires se livrent trop volontiers. On n'étonne guère de rencontrer dans des feuilles françaises des expressions de haine qui sentent la guerre civile, et qui feraient croire à un étranger, mal informé, que nous sommes notre vie à nous entr'égorger. Ce sont là presque toujours des exagérations dans l'appréciation desquelles il faut faire la part de ces entraînements sauvages dont l'écrivain le moins prédisposé peut parfois qu'il ont rencontrés. Ce n'est pas le moins du monde le cas de l'article du *Soleil* que nous venons de citer. Il est bien vrai que pour fort leur fait oublier toute mesure. Il est pourtant une limite que le plus âpre polémique ne devrait point franchir; il est des mots qui, le plus farouches sectaires ne devraient point commettre, c'est celui qui consiste à pourvoire des adversaires politiques d'une haine plus vive que les pires ennemis de l'extérieur; c'est celui qui consiste, dans le temps où nous sommes, à déclarer qu'on préfère les Prussiens eux-mêmes à certains partis français. Un peuple est mûr pour la servitude et pour la conquête quand il en vient à déployer plus d'ardeur dans ses querelles intimes que dans la défense de son indépendance nationale.

C'est pour cela que nous signalons à l'indignation publique cette phrase du rédacteur du *Soleil*: "Nos chers compatriotes d'Alsace et de Lorraine veulent-ils nous permettre de leur donner un conseil? Nous les supplions de s'éloigner du radicalisme avec plus de soin que des Prussiens eux-mêmes." Ce langage odieux rappelle Philippe-le-Bon Hyrnel le royaume aux Anglais pour venger la mort de son père, les ligueurs appelant les Espagnols en France pour écarter du trône un souverain hérétique, les émigrés invoquant l'intervention prussienne pour mettre fin à la Révolution. Encore les ligueurs avaient-ils l'excuse d'une foi ardente, et les émigrés croyaient-ils sincèrement que la France était en proie à une anarchie intolérable. Mais venir dans un temps comme le nôtre déclarer qu'on préfère les conquérants et les oppresseurs de l'Alsace-Lorraine à des concitoyens qui ne luttent pour le triomphe de leurs idées que par les armes de la liberté et de la propagande légale, oser avouer hautement qu'on est plus royaliste que français, plus réactionnaire que patriote.

Est-ce que, quand le pays était entre les mains de la dictature gambettiste, le rédacteur du *Soleil* faisait des vœux pour la succès des armes allemandes? Est-ce qu'il aimerait mieux une nouvelle invasion prussienne que des élections radicales? Est-ce qu'il juge les défaites de ses adversaires désastreuses pour le pays? Est-ce candidats à la députation et de ses prétendants au trône? Est-ce qu'il invoquerait, le cas échéant, l'intervention de M. de Bismark pour ôter le pouvoir aux radicaux, si les radicaux venaient à conquérir le pouvoir par la volonté du corps électoral?

Ce qu'il y a de plus particulièrement odieux dans ce calangage, c'est qu'il s'adresse à ceux de nos concitoyens qui réunissent sous le joug de l'étranger. Beaucoup d'Alsaciens-Lorrains, croyant à tort sans doute que le triomphe du parti radical en février 1871 amènerait une prolongation de la guerre; et que la guerre en se prolongeant sauverait peut-être leur nationalité, ont voté pour des candidats radicaux.

M. Gambetta fut élu par les trois départements que le traité de Francfort devait enlever à la France. Eh bien! le *Soleil* déclare aujourd'hui aux électeurs Alsaciens-Lorrains de M. Gambetta qu'il les hait plus que les Prussiens eux-mêmes; il jette à la face de nos malheureux compatriotes cette injure suprême de les traiter comme des ennemis pires que ceux qui ont bombardé Strasbourg et qui l'oppriment aujourd'hui.

Ajoutons qu'aux yeux du *Soleil* tout républicain est ou radical, ou complice des radicaux, de sorte que, selon ce journal, les Alsaciens feraient mieux de se soumettre de cœur à la Prusse que de rester républicains. Voilà comment nos réactionnaires entendent le patriotisme!

— La mort de M. Odilon-Barrot était à peine connue, que déjà hier soir on désignait son successeur à la présidence du conseil d'EtAt. Deux compétiteurs sont en présence: l'un est M. Dumartroy, l'autre est M. Aucoq.

Le choix du gouvernement, qui s'était d'abord porté sur M. Dumartroy, lorsque la maladie de M. Odilon Barrot prit de la gravité, s'est, dit-on, depuis déplacé, et M. Aucoq serait aujourd'hui désigné.—Toutefois, rien n'est décidé.

☞ Il est, universellement reconnu qu'il y a beaucoup à gagner à se servir des machines à coudre de Grover et Baker; ce qui le prouve, d'ailleurs, c'est leur immense succès de vente. Dépôt général pour le Sud, au No 107 de la rue Canal.

BRANCH, CROOKES & Co.,

No 96 de la rue Carondelet.

FABRICANTS DE SCIES circulaires pates, lées; scies circulaires à fausses dents, de Spaulding, Gay & Silver; de travers et verticales, en toute espèce de scies;

Scies françaises à mandes, les meilleures marques de Limes anglaises et américaines; Bandes de Nevada et Gutchoine, de la première fabrique de New-York et nouveaux et de toutes espèces de scies, dressées et gauchies, de la manière la plus satisfaisante et aux prix les plus modérés. 1août—6mois V et C

BUCKEYE MOWER & REAPER

Rice Threshers & Separators

TO RUN BY STEAM OR HORSE POWER.

SULKY HORSE HAY RAKS,

IMPROVED UTLEY COTTON PRESSES

A vendre par

L. H. GENERELLY & Co.,

N. O. Agricultural Warehouse,

26 Natchez Street.

9 août—1m M p s V&C

Sources, Bains, Hôtels, Restaurants.

HOTEL DE BARNUM,

Coin Broadway et Vingtième rue,

New-York,

A l'instar des hôtels américains et européens.

On y trouve tous les agréments et tous les perfectionnements modernes—appartements et chambres, salons privés, bains, élévateurs, etc. L'emplacement est des meilleurs—étant au centre de la fashion et de la brillante société de N.-York; à proximité des églises et des théâtres, des palais de marchandises riches de Lord & Taylor, Arnold & Constable, J. & C. Johnston. L'hôtel est sous la direction de A. S. BARNUM, autrefois du Barnum's Hotel, à Baltimore; de L. S. Green, de Dayton, Ohio, et récemment de New-York; du Freeman Barnum, de Barnum's Hotel, St-Louis. 2août—1m

L'Ancien Méridien,

A l'angle de la rue Bienne et de Pauvage et de la Bourse.

VIENT d'ouvrir, sous la direction de M. PHILIPPE POSSET ancien restaurateur bien connu, un LUNCH chaud qui sera servi tous les jours de neuf heures du matin à une heure P. M.

Un second lunch sera servi de 3 heures de l'après-midi à 7 heures—Prix 25 cts.

Cette maison est recommandée par l'abondance et la qualité des mets. Bon lait, bon café matin et soir.

LA BAR est pourvue de Vins et Liqueurs de premier choix. HUITRES toujours fraîches.

Pendant le Lunch, les consommations à la table comptent et se donnent à 10 cents. 30juin—1an

RESTAURANT FRANÇAIS

A LA MOBILE,

TENU PAR J. PACTEAU,

(Successeur de Louis J. Dupay)

No 11, Rue Gouvernement, près du dépôt du chemin de fer de la Nouvelle-Orléans.

7 avril—3m

Restaurant Cosmopolitain,

13 et 15.....RUE ROYALE.....13 et 1

Entre les Rues Conti et Bienville.

LOUIS CHAPLAIN, Propriétaire.

ON y trouve tout ce que le marché fournit de plus délicat et tous les vins et liqueurs de choix qui soit.

Il a des salons particuliers en plusieurs Chambres élégamment meublées. Prêtant à la Restaurant est ouvert jusqu'à minuit.

8juin—1an

JOS. BRANDNER.

MARCHAND-TAILLEUR,

34, Rue Bourbon, entre Bienville et Bonne.

1janv—1an

Cinquante mille piastres

SERONT prêtées par le METROPOLITAN LOAN AND SAVINGS BANKS, au No 16 de la rue de CHARTRES, entre les rues ST. PETER et ST. PHILIPPE, sur MEUBLES, JOUES, PIANOS, OBLIGATIONS DE L'ETAT OU DE LA VILLE—Bureaux ouverts de quatre à six heures du soir. Les intérêts de quatre cent. par mois sont payés sur les sommes prêtées, et les frais pour ceux qui ont les objets de garantie en leur possession. Les objets seront gardés en dépôts, pour six de leurs mois, à un intérêt de 2 pour cent par mois. 1juil—1an T. D. VAN NORN, Cassier.

DIVERS.

JARDIN DE MAGNOLIA.

Les plus belles et les plus agréables glaces d'un rafraîchissement exquis pour glaces-glaces, sorbets, limonades, orgeats, etc.

Ouvert tous les jours.

DE BONNES BIÈRES FROIDES SONT SERVIES.

Une belle salle de billard est dans l'enceinte du jardin pour tous.

Prix de salon se trouve un beau piano.

1juin—1an RICHARD HOMANN.

Consulat de France

A LA NOUVELLE-ORLEANS.

A VIS est donné aux ALSACIENS-LORRAINS qui, par l'option faite en faveur de leur nationalité, ont été amenés à se présenter à ce Consulat, qu'aux termes de l'article 1 du décret du ministère de la justice, ils ont la faculté de différents pays de l'Europe, leur option ne pouvant leur conférer la nationalité française, et ce, dans le délai qu'ils ont formé à tout agent consulaire de France avec mention expresse du nom, âge, profession, date et lieu de naissance, ainsi que du nom et du domicile de leur dernier signataire, le certificat constatant leur qualité de Français, ou Alsacien-Lorrain, ou demandes contraires le 10 septembre 1873.

août—1m

Compagnie des moulins à coton de Gullett.

Fabrique à Amite, Louisiane.

NOUVEAUX MOULINS à coton de Gullett, pour travail léger.

Presses à coton, 3 main, de Gullett.

Toutes machines à coton de tout genre réparées à la Fabrique.

Les feuilles de toutes les parties du moulin peuvent être expédiées, sans que l'on soit obligé de prendre le moulin lui-même à la manufacture.

Tous les moulins à coton de Gullett sont avant d'être expédiés.

Les machines sont parfaitement établies sur des bases solides, et possèdent d'amples ressources pour nous procurer les meilleurs résultats.

BENNET & CO, agents généraux.

No 128, rue de la Commune.

Mars1—1an Nile-Orléans, Louisiane.

The Freedman's Savings & Trust Co.

CAISSE D'ÉPARGNE NATIONALE.

Charte accordée par les Etats-Unis en 1865.

SUCCURSALE DE LA NILE-ORLEANS:

No 182 Rue du Canal,

BROSSEURS DES ABOR.

HEURES DE BANQUE:

De 9 heures A. M. à 3 heures P. M.

Ouverte les samedis soir, pour recevoir des dépôts de 5 à 7 heures.

L'intérêt alloué est de 6 pour cent.

D. D. STUADEVANT, A. FAILLET,

Commissaires.

On peut se procurer des copies de la Charte à la Banque. 8janv—1an

LE SAPOLIO

D'ENOCH MORGAN'S SONS

remplace le savon dans les ménages, excepté pour le blanchissage.

LE SAPOLIO

économise les gages d'un tourmenteur. Faites-en l'essai.

LE SAPOLIO

pour les tentures en nuances, qui tranche et l'eau. On n'a pas besoin d'enlever les rideaux et les tentures.

LE SAPOLIO

nettoie la peinture et le bois, en un mot toute la maison, mieux que le savon. Il économise le travail. Vous ne saurez vous en passer.

LE SAPOLIO

nettoie les cuisines mieux que la brique. Il ne laisse pas d'écailles.

LE SAPOLIO

enlève les taches des marbres de cheminées, des tables et des statues, des murs et de la porcelaine.

LE SAPOLIO

enlève les taches et la graisse des tapis et autres laisages.

Il n'y a pas d'article qui fasse autant de travail et le fasse mieux. Essayez-le.

HAND SAPOLIO

POUR LA MAIN

c'est un merveilleux adjuvant de la toilette qui n'a d'égal ni en Amérique ni à l'étranger.

HAND SAPOLIO

POUR LA MAIN

lorsqu'on l'emploie au bain, il nettoie parfaitement, offre les pores et agit sur la peau qu'il embellit.

HAND SAPOLIO

POUR LA MAIN

Il nettoie les mains instantanément, et fait disparaître les taches de la figure et des mains.

HAND SAPOLIO

POUR LA MAIN

Il est sans rival dans le monde pour nettoyer les mains, le visage et les mains et empêcher qu'elle ne se gerce.

HAND SAPOLIO

POUR LA MAIN

Il enlève les taches de goudron, de fer, d'encre et de sueur. Il n'a rien de couvert de semblable pour les ferrures, les mineurs, etc. Il n'y a pas de cosmétiques qui puisse lui faire obstacle.

HAND SAPOLIO

POUR LA MAIN

Il coûte de 10 à 15 cents le morceau. Chacun devrait en avoir. Il vous plaira.

Ne manquez pas d'en faire l'essai.

Achetez-le de votre marchand s'il est bon et s'il vous vous le procurer; sinon, demandez notre boudoire illustrée: "Au Sabot Sapolio" et elle vous sera envoyée gratis.

ENOCH MORGAN'S SONS,

100 PARK PLACE, N. Y

7août—3m—1an

MAISON D'ACCOUCHEMENTS,

138 Rue des Remparts, entre St-Pierre et Conti.

MME H. BAUSSET, accoucheuse des Facultés de Paris et de la Nouvelle-Orléans, de retour de France, informe les dames qu'elle vient de rouvrir son établissement ci-dessus.

Mme Bausset guérit de toute circonstance pour accoucher et traiter les dames et les familles des campagnes et particulier, qu'elle reçoit pensionnaires et se charge de leurs enfants.

Elle espère que son zèle et le devoir qu'elle remplit en conscience lui feront obtenir la confiance et la bienveillance.

Le médecin, en cas de besoin, sera mandé